Les fossiles ont la vie dure. À propos d'images

Hypothèse de date : août 1982.
P. 136, Deligny retranscrit les informations entendues au cours du journal de France Inter le 3 août 1982.



1.

D'abord dire que les images ne se voient pas.

Au détour de leurs trajets, les preneurs d'images passent par ici.

Ils ont laissé leur engin je ne sais trop où, si bien qu'ils ont les mains au bout des bras, les mains et voilà tout.

Ils ne sont pas très vieux ; je le suis. Je leur raconte des histoires, des histoires pleines d'images. Les images, ils ne peuvent pas les prendre ; non pas que je les empêche ; ces images là seraient plutôt des enluminures. Ils ont une caméra. Il leur faut des images qui bougent.

Ce que je leur dis, c'est que les images qu'ils cherchent sont dans l'écran, tout comme le tableau d'un peintre est dans la toile. Il y a la toile. La peinture y est. Elle ne se voit pas. Elle attend, depuis toujours. Des peintres l'ont dit. Personne ne les croit.

C'est ce que je dis aux preneurs d'images :

– « Les images ne se voient pas... »

Ça ne les avance guère car comment prendre ce qui ne se voit pas ? Ils ne sont pas au bout de leur peine.

Je leur raconte l'histoire d'un camarade. Il avait le même âge que moi. En 1937, je l'ai trouvé assis sur le plancher, dans le petit logement que j'avais dont la fenêtre donnait sur la place de A..., une petite ville du Nord de la France où il y avait un Asile et j'étais instituteur dans cet Asile. Il y avait une classe d'enfants demeurés. Je leur racontais des histoires.

Avec ce camarade qui était assis là, juste sous la fenêtre, le dos contre le mur, nous avions vécu des mois et des mois dans les dunes au bord de la mer du Nord. Il s'était engagé pour l'Espagne, dans les Brigades. Et moi j'étais instituteur pour les enfants demeurés.

Ci-contre : photographie de tournage des *Fossiles ont la vie dure*, 1994. Gilles T. dans le studio d'animation installé par Jacques Lin à l'étage de la magnanerie du lieu de vie de Montplaisir (Monoblet)

Il avait l'air rigolard, comme toujours, ce qui ne cachait pas qu'il était un peu accablé. Il m'a dit :

– « Là-bas, c'est bientôt fini... »

J'ai pensé qu'il était venu pour rester là. Il m'a dit qu'il était officier et qu'il avait été blessé trois fois. Une chose est de vivre dans les dunes, au bord de la mer du Nord, et une autre de vivre à deux dans un petit logement dont la fenêtre donne sur une place où il y a un beffroi, et le petit carillon, dans ce beffroi, joue quelques notes de la Madelon, juste assez pour qu'on la reconnaisse.

Il a sorti d'une de ses poches un portefeuille dodu, d'allure bonasse comme une tortue. Il a farfouillé dans les papiers, les cartes, les billets, les photos et il a extirpé un petit lambeau de quelque chose qui n'était ni du tissu, ni du papier, quelque chose d'un blanc grisâtre, rectangulaire, presque carré, grand comme la paume de la main et il l'a pris sur son genou. On aurait dit qu'il avait une pièce à son pantalon. Il m'a dit :

– « C'est de la peau de curé... »

Tout comme s'il s'agissait d'un billet de logement.

Et il m'a raconté que ce curé était dans un arbre de son presbytère. Dans le jardin, il y avait un puits qui était le seul puits du village où il y avait encore de l'eau potable. Tous les autres puits avaient dû être empoisonnés par les partisans de Franco et ceux de sa compagnie qui étaient venus chercher de l'eau au puits, le curé les avait tués. Les corps étaient encore là, près du puits et le camarade a dit :

– « On lui a fait la peau... »

Il est reparti pour l'Espagne. Allez savoir ce qu'il est devenu ?

Les preneurs d'images ne viennent jamais tous les deux ensemble. Quand une histoire m'est revenue, je la raconte volontiers et, à chaque fois, elle n'est pas tout à fait la même si bien que je ne m'ennuie pas. À chaque fois, l'histoire me surprend ; elle me revient ; c'est bien la même et c'est une autre.

Il était une fois une citadelle qui s'appelait Vauban, du nom de celui qui en avait fait les plans et, tout autour, il y avait des murs, des murs partout. Entre ces murs et le canal de la Deûle, il y avait un vaste terrain vague tout pelé d'avoir été champ de manœuvres. Les manœuvres étaient devenues fossiles. À leur place, au mois de septembre, poussaient les baraques, les manèges et les cirques de la foire. Il faut croire que les manœuvres d'antan étaient particulièrement fertiles. Des baraques de tous formats, l'esplanade en était couverte. Il y en avait de l'autre côté du canal. Pour aller d'une rive à l'autre, il fallait passer sur le pont Napoléon.

À six ou sept ans, je craignais déjà beaucoup la foule. Le matin, l'esplanade était déserte ou quasiment. Alors j'y allais. J'allais voir les baraques. Je ne voyais guère que planches et bâches et, un matin, j'ai vu un petit singe dans une cage à perroquet accrochée dehors, au fronton d'une baraque.

Si la pièce où les preneurs d'images passent me voir, au détour de leurs trajets, était celle d'un cabaret, de ce cabaret j'en connais l'enseigne : – un singe dans une cage à perroquet.

Depuis ce matin là, je sais ce qu'il en est de la personne humaine : un singe dans une cage à perroquet. J'ai une certaine sympathie pour les singes quand je les vois de loin et beaucoup moins pour les perroquets, surtout à cause des cris qu'ils poussent et qui nous rappellent ce qu'il en est du langage.

Mais cette citadelle en a vu d'autres. C'est là que m'a été donné mon uniforme de guerre, en 39. Et c'est là aussi qu'a été fusillé, parmi d'autres, un petit bonhomme qui devait aller sur ses soixante ans. Il n'irait pas jusque-là ; fusillé comme otage et otage parce que franc-maçon.

En 1930, je ne savais pas qu'il était franc-maçon. Je le voyais arriver, presque tous les jours, dans la cour du lycée où il n'y avait plus que notre classe qui l'attendait. Il était toujours en retard. Il se plantait au milieu de la cour et il tirait sa montre par la chaîne et la chaîne était assez longue pour que la montre devienne un pendule. Le petit bonhomme y regardait peut-être si la terre tournait toujours dans le même sens. Il nous enseignait ce que penser veut dire. Il y a laissé sa peau.

Et alors, la morale ?

Si le petit bonhomme avait été à ma place, en 37, ou plutôt si le camarade qui revenait d'Espagne avait été un de ses élèves qui passe le revoir au détour de ses trajets, en voyant la peau du curé, comme une pièce au genou du pantalon, qu'est-ce qu'il aurait dit ? Il aurait dit : – « Allez remettre ça où vous l'avez pris » ?

Mais leur mot d'ordre, à ceux des Brigades, était qu'ils ne passeraient pas, qu'il ne fallait pas qu'ils passent, ceux-là mêmes qui passeraient, qui passeraient si bien aux alentours de 40, que le petit bonhomme serait fusillé, ce qui était une chance car il aurait pu être transféré là où, de sa peau, on aurait fait des abat-jour.

Les preneurs d'images, tour à tour, ont hoché la tête.

L'un et l'autre auraient fermé le poing quand c'était le moment. Maintenant, ils ont les mains au bout de leur avant-bras qui sont posés sur leurs cuisses.

Les voilà preneurs d'images et je leur raconte des histoires quand ils passent par ici, au détour de leurs trajets.

Pour faire un film, il faut prendre des images. Alors, ils y vont, prendre des images. Quand ils repassent, ils me disent qu'il n'y en a pas. Ils n'en ont pas vu. Je leur réponds qu'il y en a partout. L'un d'entr'eux m'a dit :

– « Elles sont fossiles ? »

Parce que des fossiles aussi, il y en a partout. Je leur ai dit, je leur ai même dit que les fossiles avaient la vie dure. Le vieux singe fait ce qu'il peut pour ne pas parler comme un perroquet. Il est bien content quand il y arrive.

2.

L'art est fossile dans l'air du temps.

L'art a toujours été dans l'air du temps, et toujours fossile.

L'art, comment ça se fait ? Il était une fois deux voisins ou presque qui ne se connaissaient pas ; le sort ou tout ce qu'on voudra les avait logés dans le même coin d'une même ville, presqu'un faubourg. L'un s'appelait Laurens et il était sculpteur ; l'autre était peintre et s'appelait Braque et la femme de Braque était une amie d'enfance de la mère de Laurens qui était atteint de tuberculose osseuse. Allez savoir ce qui a pu se tramer d'humain entre

ces êtres-là. C'est le fils du sculpteur qui raconte ; son père qui n'était pas bavard disait que toute sculpture est dans l'air mais vient de l'eau. C'est une idée simple. Ils vivaient dans la misère mais n'en parlaient pas parce que la misère était, dans ce coin là, tout ce qu'il y a de plus ordinaire. Et puis ils furent quelques-uns, dont certains étaient poètes. Il y avait et il y a toujours de l'art dans l'ouvrage de ces deux-là et voilà tout et c'est tout ce qu'on peut dire.

C'était humain et l'humain est fossile dans l'air du temps.

C'est ce que je dis aux preneurs d'images :

– « Les fossiles ont la vie dure... »

Tout est fait pour qu'ils disparaissent, de génération en génération, et voilà qu'à travers cendres et décombres, ils réapparaissent, ironiques ; ils ne le font pas exprès.

C'est ce que je dis à l'un des preneurs d'images :

– « La chaîne hercynienne, puisque c'est là que nous sommes, était sous la mer il y a quelques centaines de milliers d'années. Les images, si images il y a, en viendront de par là-bas dessous, la mer à peine retirée. Rares sont ceux qui ont entendu parler de la mer hercynienne. Nul besoin de savoir pour voir. Pour voir quoi ? Des images. Mais elles ne se voient pas. Nul besoin de se dans cette aventure. Voir est un infinitif qui excède et déborde largement ce qui se voit et ce qui peut se prendre. S'il y a de l'humain, il y a de l'image. Or, de l'humain, il y en a partout, dans toutes les têtes et réfugié probablement dans l'hémisphère inconnu de notre encéphale ; refoulé l'humain parce qu'il ne veut rien et ne sait même pas qu'il est "il" ; réfractaire à l'identité. »

Ceci dit, le preneur d'images le sait fort bien qu'il s'agit de faire un film alors que camérer est sans fin et, pour tant faire que de faire un film, il doit se préoccuper d'être populaire.

Les preneurs d'images sont tout à fait d'accord. Le cinéma est un art populaire.

Ce que je dis aux preneurs d'images, c'est que les images, contrairement à ce qui se dit, ils ne les ont pas dans la tête.

Elles sont dans l'air du temps.

Les preneurs d'images pourraient être des braconniers. Des images, ils en connaîtraient les mœurs et les usages.

Je suis donc au détour de leurs trajets et je m'attends à ce que l'un ou l'autre, passant par ici, me dise :

– « Rien à foutre... J'y vais doucement, j'évite le vent qui porte, je cache ma caméra et rien à foutre... »

Je m'y attends et je sais quoi répondre. Je dirai :

– « L'ombre de on... Toi, tu y vas, et tu crois qu'il n'y a que toi ; tu ne vois que ce qui se voit ; par devant toi et sans que tu t'en doutes, s'étend l'ombre de on ; or, de cette ombre, les images en ont une crainte instinctive, innée. L'humain est réfractaire et on veut s'en saisir, l'assimiler, faire croire qu'humain on l'est ; alors que on, c'est l'homme comme il est, et il peut arriver qu'il se croie ou se veuille humain ; il fait ce qu'il peut envers ses semblables ; semblable, l'humain ne l'est pas ; d'où la sauvagerie des images. Ce que tu es, ce que tu veux, tu le dois à on. L'ombre de on, c'est la tienne en personne. Et quelles que soient tes intentions, les images ne s'y fient pas. Mais qu'importe ? Tu y vas. S'il y a des images dans les vues prises, c'est on qui s'en apercevra ; tu en percevras l'émoi qui te reviendra ; émoi commun ; quoi de plus commun que l'humain ? »

Et je dirai encore :

– « Il suffit de penser qu'il y a deux gravités ; celle du langage et une autre ; les images sont d'une autre gravité que celle du langage. »

J'ai vu, au cinéma, une fourmi courir sur le collimateur d'une mitrailleuse. Image. Le film était d'A. Malraux. Il s'agissait de la guerre d'Espagne. Les images ne veulent rien dire. L'humain non plus. N'empêche qu'A. Malraux qui avait fait la guerre d'Espagne et avait fait ce film, ce à quoi il tenait, c'était à cette image. Qui me croira ? Au moins ceux qui se sont retrouvés à avoir une guerre à faire, comme on dit. Et on voit bien qu'il s'agit de cinéma ; au théâtre, on ne la verrait pas ; sur une sculpture ou une peinture, elle n'y resterait pas. Car il ne s'agit pas de la prendre, cette fourmi, de la prendre dans l'enduit de la toile, ni même de dire, si c'était au théâtre : – tiens... une fourmi... Là encore, la fourmi est prise ; on va comprendre ; au cinéma, la fourmi court, bien vivace, tout à fait saugrenue, et tout à fait indispensable ; rien n'est plus nécessaire que ce que le hasard, seul, peut faire ; et l'humain reconnaît, au passage, ce à quoi il doit d'exister.

3.

Les preneurs d'images seraient-ils des individus sans intention ?

Certes pas ; ne serait-ce que celle de faire un film et celle-là parmi d'autres, et parmi ces autres, la nécessité impérieuse de vivre en réseau.

Rien de plus humain que de vivre en réseau. Il m'est arrivé de dire :

– « Si notre projet est de faire un film, allez savoir si, ce qui compte, ça n'est pas ce réseau qui alors se trame ? »

Des individus se trouvent une loge qu'ils situent à l'écart ; c'est leur atelier ; ils s'y cantonnent et, ceci dit, se trament, de par le voisinage, des trajets ; de la même manière que se trame une toile d'aragne. Fossile, cette toile d'aragne des réseaux humains aussi anciens que la main.

Or ces réseaux là existent, existeraient, existent sans qu'on le sache et nul besoin de les vouloir. À qui fera-t-on croire que si une araignée tisse sa toile, c'est pour attraper des mouches ? À personne. Ceci dit, tout le monde le croit, on le dit qu'une toile se fait et le se ? C'est l'araignée.

À partir de quoi, à la nature, on n'y comprend rien.

Or, l'humain dont je parle est de nature ; tout ce qui vit a une certaine gravité ; l'homme s'en est élaboré une autre de par le fait du langage.

Reste la gravité primordiale de par laquelle les images existent.

Entre les deux gravités, il ne peut y avoir que des coïncidences.

C'est ce que je dis aux preneurs d'images :

– « Les images sont de coïncidence… »

Ils veulent bien et ne demandent pas mieux.

Il s'agit donc d'élaborer des canevas qui se prêtent aux coïncidences.

Camérer est sans fin en ce sens que, les coïncidences, le preneur d'images ne peut pas les vouloir.

Larges détours que ceux de la science. Camérer nécessite d'autres détours. Il y a des images qui frappent et bon nombre de ceux qui font des films pensent que ces images frappantes, ils peuvent les vouloir, qu'ils peuvent vouloir les faire, les prendre, comme on dit, et alors rien n'est assez effarant, effrayant, un festival d'atrocités qui se voudraient surprenantes. La frappe des images ne fonctionne pas du tout sur ce mode. Ce qui s'y voit, dans ces vues qui ne méritent pas le nom d'images, qui ne sont pas du tout de même nature, c'est l'intention du fabricant, rien d'autre ; se voit ce que le fabricant a voulu faire voir. C'est obscène ? Il arrive qu'on apprécie l'obscénité et c'est de langage qu'il s'agit et point d'images ; audaces langagières et rien d'autre ; si on veut absolument parler d'images à ce sujet, il s'agit de volatiles domestiqués depuis belle lurette et engraissés, difformes, pesants, faits pour et cultivés pour ce faire ; les images n'ont pas d'ailes et si elles en ont, il y a belle lurette qu'elles sont inutiles et sans usage et même tout à fait superflues. On se demande bien ce qu'une poule pondeuse a à faire de ses ailes. Et si les vaches avaient des ailes ? Aucun inconvénient si ces ailes ne gênent pas pour traire. Déjà, on le sait bien, la queue l'est, gênante. Il est même tout à fait étonnant que les bonnes vaches laitières n'aient pas la queue courte. La nature résiste et persiste malgré tout.

Mais on comprend bien que les « images » de cinéma, à la culture, n'y résistent pas. Ni queue, ni corne, rien ; des vues, des Visions ; ce à quoi les usines des U.S.A. excellent, ayant des penseurs à la Henry Ford qui parlent en connaissance de cause. Tout se fait sur ce mode et y compris les images. Ce [grâce] à quoi « nous » avons pu venir à bout des nazis ; une production intensive d'armement. Les images seraient-elles donc des armes ? Il faut croire. Alors, la résistance ? Étrange guérilla que celle-là. À ceci près que des armes de l'adversaire nous n'avons rien à foutre et si la caméra peut être une arme redoutable, elle ne l'est que par ce qu'elle projette. Prenez l'équipage d'un bombardier ; tâche « inhumaine » s'il en fut, écraser des villes, des hameaux, sous les bombes, mais entre les membres de l'équipage, il y a de l'humain. Inlassable aragne qui trame où que ce soit ce dont les hommes ont besoin et d'une manière si primordiale que ce qui se trame leur échappe. Ceci dit, ce qu'il peut y avoir d'humain entre les individus qui sont l'équipage d'un bombardier, le moins qu'on puisse dire c'est que là n'est pas ce qu'ils projettent, ce qui, somme toute, se projette ; les projectiles sont bourrés de tout ce que vous voudrez sauf d'humain qui échappe à être « emballé ».

Les fossiles ont la vie dure.

L'Être humain, à en croire les anthropologues et je les crois volontiers, a d'emblée jeté des pierres

de par le fait qu'il se tenait sur deux pattes et alors les deux autres étaient libres. En ces temps-là, les prédateurs redoutables ne manquaient pas et être humain n'avait rien de redoutable, ni griffer, ni mordre, ni même s'enfuir vite ni s'envoler. Et voilà qu'à jeter des pierres il survivait quelque peu.

Les fossiles ont la vie dure ; les hommes jettent toujours ; ils ont trouvé mieux que des pierres ramassées et d'autres frondes que leur main au bout de leur bras. Reste projeter ; le jet devient projet.

Et je le demande aux preneurs d'images :

– « Quel est votre projet ? »

Ils hésitent, et chacun a sa manière d'hésiter ; ils disent :

– « Faire un film... »

Et nous sommes tout à fait d'accord.

– « Faire un film, pour quoi faire ?

– Pour résister à l'envahisseur... ? »

Nous sommes tout à fait d'accord.

Dès qu'une arme nécessite un certain nombre de servants, l'aragne humaine va tramer à l'insu du tout-un-chacun, ni plus, ni moins qu'entre les membres de l'équipage d'un bombardier porteur de napalm, de phosphore, et de tout ce que vous voudrez, porteur, transporteur, projeteur. De ce que font les hommes, l'aragne s'en fout tout à fait éperdument.

Il y a de l'humain à bord d'un tank pour peu qu'ils soient trois ou quatre là-dedans et, de l'humain, il y en a encore à la cible même pour peu qu'ils y soient là, à quelques-uns, à attendre. De l'humain, il y en a partout, à profusion. Ça pousse comme du chiendent.

Et ce que je dis, aux preneurs d'images, c'est que le chiendent a mauvaise réputation ; il est nuisible aux cultures et, d'une certaine manière, on peut dire que les cultures alors sont, en fait, nuisibles au chiendent.

Être humain n'a aucunement besoin de cinéma ; cinéma il y a ; à partir de quoi les écrans, petits ou grands, sont envahis. Il faut résister, se faire livrer un petit coin de lucarne, obtenir une échancrure par laquelle ce qu'on va voir, ce sont des images qui frappent et qui frappent parce qu'elles sont images, tout simplement, et non à cause de ce qui se voit, car c'est bien là le paradoxe ; l'humain ne se voit pas ; si humain il y a, il ne peut s'agir que d'un certain émoi, un accord, une harmonie. Ainsi passent les images.

Mais alors, il faut que le preneur d'images soit humain lui-même...

Je crains fort qu'un tel propos ne veuille littéralement rien dire et celui qui croirait le comprendre, l'admettre, celui qui, somme toute, l'accepterait en vérité risque fort de vouloir dire et, s'estimant plus humain que ses semblables, il va se croire en droit et en devoir de se projeter, exemplaire et on s'en fout, tout à fait royalement, tout un chacun roi de son soi, étant sujet.

Ceci dit aux preneurs d'images afin de les mettre en garde envers une certaine évidence qui rendrait nécessaire une certaine connivence entre le preneur d'images et cet on qui le verra, le film.

Cette connivence semble s'imposer puisque celui qui fait le film et qui le verra sont des semblables. Or, les images sont de coïncidence et pas du tout de connivence.

Si celui qui fait le film recherche la connivence, il la trouvera facilement, ne serait-ce qu'au détriment des coïncidences qui sont, à vrai dire, le chiendent de l'entreprise car, ces coïncidences, il ne sert à rien de les vouloir ; le preneur d'images ne peut que les respecter au passage alors qu'elles ne se voient pas ; elles sont sous-entendues, sous-vues, sous-perçues.

4.

Ce mot tout simple de semblable mérite que les preneurs d'images y prennent garde.

Au lieu de parler d'écran, je leur parle de paroi ; les fossiles ont la vie dure et le geste de tracer sur la paroi ne date pas d'hier.

Les fossiles ont la vie dure.

Toute pierre est bonne à prendre quitte à la jeter le cas échéant.

Tracer sur la paroi n'attend pour se faire qu'une main qui s'y retrouve pour ainsi dire à l'ouvrage.

Tracer n'attend pour se faire ; tracer n'attend pour ce faire... Tout faire alors est fossile. D'où vient le bison gravé dans la paroi ? De la paroi d'abord ; reste le déjà vu... Le prévu pour ainsi dire. Et c'est ce que je dis aux preneurs d'images, que les images, comme tout ce qui vit, sont portées à se reproduire.

Au cinéma, ils y ont déjà été et, quelles que soient leurs intentions, les images sont portées à se

reproduire ; ils n'y peuvent rien ou quasiment, sinon le savoir une bonne fois pour toutes et donc se dire, une bonne fois pour toutes, que la prétention à l'originalité est tout à fait saugrenue. D'ailleurs, il faut bien se rendre compte que les mots en « ité » sont les ennemis les plus farouches des images qui ne sont pas de ce monde ; ce qui se dit la personnalité est bien le comble de l'appartenance à un certain monde et que pour tant faire que de faire caste autant créer la caste des preneurs d'images un peu bébêtes d'aspect, peu loquaces, ainsi que j'ai vu bien souvent des peintres ou des sculpteurs lourds, balourds des gestes de leur ouvrage.

À tenter d'être preneur d'images, il y a de quoi être abasourdi, surtout s'il est entendu que les images ne se voient pas. Si vraiment, pour de vrai, les images ne se voient pas, la loquacité privée de son support et de sa raison d'être qui est tout ce qui concerne le se, s'étiole et fane. Mais où sont donc les images ?

Moi qui ne fais que conter et raconter, j'ai pour évangile un livre – à toute croyance, il y faut un livre – d'un bon savant d'ailleurs sourd et ça se voit sur la photo qui nous le présente, un petit cordon lui sortant de l'oreille, tout souriant et même riant à tout jamais ; allez savoir ce qui le fait rire, sourdingue qu'il est à l'évidence ? Sans doute ce qu'il voit. Or, de ce qu'il voit nous en avons une photo sur la couverture : une araignée tigrée qui tisse sa toile.

Et c'est ce que je dis aux preneurs d'images, sans parler de l'araignée, allez donc savoir où se loge chez les termites le projet de construire ces nids dont l'architecture est stupéfiante. Ils ont trouvé mieux, pour ventiler les galeries, que ce à quoi les abeilles ont recours, à savoir battre des ailes ; l'air passe et circule par des galeries devant lesquelles nos ingénieurs, spécialistes de la climatisation, restent pantois.

Ceci dit, où se trouve donc, dans ces colonies où il y a des dizaines de millions d'individus, le projet ? Là où se trouvent les images. On voit que ce là est particulièrement riche d'où foisonnent la termitière, la digue des castors, le terrier du blaireau et tout ce qu'on voudra et y compris la toile d'araignée et la migration des hirondelles et même et voyez-vous ça, le squelette que certains organismes, quelque peu mous de consistance, s'obstinent à se fabriquer de toutes pièces et ce depuis toujours et sans doute à jamais ou quasiment.

L'homme – que nous sommes – se fait des idées, à partir de quoi d'aucuns pensent, et ils sont grand nombre, que les idées que chacun se fait se voient dans les images projetées.

Idée tout à fait saugrenue mais qui règne à n'en pas douter. C'est une croyance.

Un preneur d'images me disait hier qu'à parler comme nous le faisions, à deviser, il lui poussait une morale. Il hésitait sur le mot. Sur le moment, le mot qu'il fallait ne m'est pas venu ; c'est d'une pratique qu'il s'agit, une pratique qui, si elle ne veut pas rester molle et quasiment inconsistante doit s'armer de rigueurs ; comme on dit du ciment qu'armé il peut l'être.

Et il me racontait un petit événement tout récent ; alors qu'il était aux prises avec le projet de faire un film, ce qui, entre nous, s'était dit a provoqué le remaniement de la petite constellation habituelle dans les us et coutumes du cinéma.

J'aurais dû lui dire qu'il n'avait pas fini d'en voir pour peu qu'il se mette à croire à ce qui, entre nous, se dit ; un de ces jours, c'est la caméra qui va se retrouver comme étant ce qui fait obstacle et alors que j'en étais à faire un film, cette caméra posée sur ses trois pieds me donnait des points je ne sais où, comme on parlerait de point de côté et alors la trouvaille a été d'accrocher la caméra au bout d'une longue tige semblable à celle que les Chinois utilisent pour transporter des bagages et l'épaule était un cardan de camion trouvé chez un marchand de ferraille ; le fait est que ce cardan était rhumatisant ce qui provoquait des à-coups dans les mouvements de cette caméra, soudain bloquée et bon nombre de ceux qui ont vu ce film se sont étonnés et tous aux mêmes moments ; cet arrêt insolite provoquait, suscitait, l'image, l'image proprement dite et dans le sens même de ce que je veux dire à savoir que l'image fait événement alors que, bien souvent, l'événement qui, comme on dit, a été pris, ne fait pas image du tout ; on a vues sur l'événement et voilà tout.

On comprend bien que ces arrêts dûs au cardan rhumatisant et heureusement pour nous car s'il n'en avait pas été ainsi le cardan n'aurait pas été chez le ferrailleur, ces arrêts ne se voyaient pas, pas plus que ne se voyait le contrepoids qui, à l'autre bout de la tige, contribuait grandement à l'étrange aisance de la caméra, aisance qui était tout autre que celle qui serait advenue de la caméra portée et maniée par l'un d'entre nous, une aisance retenue.

Quand il y va d'une termitière ou d'une fourmilière ou d'un village de castors, huttes et digues, il faut obstinément se demander où est le projet, non pas pour répondre mais pour avoir une analogie de bonne compagnie lorsque le preneur d'images va se demander où sont les images.

Ceci dit, pour qu'il y ait digue et huttes, encore faut-il qu'il y ait rivière, sol meuble et arbres.

C'est ce que je dis au preneur d'images ; où que soient et d'où que viennent les images, encore faut-il que le canevas y soit, rivière, sol meuble et arbres.

J'ai toujours été réfractaire à ce mot de scénario, au mot et à la chose qui sont, m'a-t-on dit, une pratique indispensable. Je n'en crois rien et, pratique pour pratique, nous parlerons de canevas.

C'est un bon vieux mot repéré dès 1281 et qui s'écrivait alors canevach dérivant de caneva qui voulait dire chanvre.

Au moins, avec le chanvre, on voit de quoi il s'agit, fossile ou quasiment ce canevach fabriqué à partir de cette denrée textile grâce à laquelle on peut se pendre ou entreprendre d'aller voir par voie de mer si la Chine ne serait pas par là, la Chine ou l'Inde ou allez savoir quoi et on découvre l'Amérique ; encore faut-il que le chanvre dont sont faits les cordages résiste aux assauts du vent sur les voiles.

Canevas donc, « grosse toile claire et à jour qui sert de fond aux ouvrages de tapisserie à l'aiguille ».

Et c'est ce que je dis aux preneurs d'images :

– « Il faut que le canevas soit grossier, clair et, surtout, n'oubliez pas les trous. S'il n'y a pas de trous, où voulez-vous que les images se posent, par où voulez-vous qu'elles arrivent ? »

Le canevas est de langage ? Il le faut bien. Il suffit de trouver une langue de chanvre. Ça doit exister ; le langage est fait d'innombrables langues.

Ceci dit, le canevas, c'est d'abord les trous.

Est-ce à dire que je vais fournir le canevas ?

Et voilà ce qui s'inscrirait sur l'enseigne de cet « ici » au détour des trajets des preneurs d'images :

– CANEVAS.

Et comment s'appelle l'artisan qui se trouve dans cette échoppe ? Un canevassier ?

Être fossile que cet être là ; c'est bien moi tel qu'à jamais je ne serai, et quel dommage. J'aurais dû vivre au Moyen Âge ; les fossiles ont la vie dure ; nombreux sont ceux, dans l'air du temps, en qui survit ce qu'ils seraient si… D'où les images, nostalgie d'une autre ère. Si bien que canevassier je suis. Canevassier ? Quelqu'un entre, n'importe qui, et ce n'importe qui demande un canevas ou le commande. S'il s'agit d'un chaland qui me commande un canevas, il va falloir que je lui fasse sur mesure c'est-à-dire sur intentions. Et me voilà dans la peau d'un cordonnier qui se soucierait des trajets à venir du demandeur, et par quelles rues il va passer et pourquoi faire et avec qui ; est-ce qu'il va faire la guerre ou aller danser ? Et de quoi je me mêle ? En réalité, un canevassier n'est pas un cordonnier ; c'est tout autre chose.

Ça fait déjà un bon bout de temps que j'y suis, au détour des trajets du preneur d'images, qu'il soit l'un ou l'autre ; il s'agit d'une pratique ou quasiment. Et il s'agit des images.

Canevassier donc ; étrange artisanat. Les fossiles ont la vie dure. Outre l'échoppe de l'artisan, il y a, dans les alentours, quelque gibet, Brueghel sans doute n'y étant pas pour rien, gibet fossile en quelque sorte.

Pour tant faire que de faire usage du chanvre mieux vaut en faire canevas que corde à l'usage du bourreau-pendeur.

Canevas ; des trous sont enfermés par le chanvre ou c'est grâce au chanvre qu'il y a des trous.

C'est ce que je dis aux preneurs d'images et je me penche sur mon canevas ; à eux de prendre des vues où des images passeront.

J'ai connu, vu de près, un tisserand fossile. Il tissait, à la main, sur un vaste métier ; il était mécréant par son dire et dans le fond de son cœur ; ce qu'il tissait, c'était des vêtements de cérémonie pour les moines d'une abbaye dont les vitraux étaient de la main de Matisse.

Et j'entends bien le preneur d'images quand il me parle de peinture et de musique, quant à savoir comment Bach ou Beethoven et Braque ou Giacometti passeront dans les images, si images il y a dans le film qu'il fait, je lui dis qu'il n'a pas à s'en soucier ; il suffit que peinture ou musique l'aient frappé au bon endroit. À lui, si on peut dire, de ménager l'endroit, c'est tout ce qu'il peut faire.

Canevassier, je souhaite que le canevas soit plein d'endroits propices aux images.

Le cinéma est un art singulier de par le fait qu'un film n'a pas d'auteur. Mais alors, disait André Bazin, et le style ?

Il en est sans doute du style comme des images ; on n'en voit que la trace et cette trace personne ne l'a faite.

Personne ne fait les images.

Et l'artisan-tisserand n'avait pas du tout l'intention de faire des curés quand il tissait le vêtement ; il aurait plutôt pensé que, des curés, il y en avait plutôt de trop.

On ne sait pas ce qu'on fait quand il s'agit d'images et on ne sait pas du tout sur qui elles retentiront ; n'empêche que des images il en faut, il en faut absolument.

Et le hasard ?

Canevassier, tous ces trous dans la trame de chanvre s'offrent au hasard.

Quand je parle ainsi, les deux preneurs d'images qui passent par ici et non ensemble mais tour à tour ne réagissent pas du tout de la même manière.

L'un a fait du hasard un pote familier, l'autre ne s'y fie pas. C'est tout juste s'il ne me dit pas :

– « Le hasard... ? C'est un mot. »

Même s'il pensait cette phrase, il ne la dirait pas. Le coutumier de ce réseau-ci a ses rigueurs tout comme dans ces sociétés à vrai dire fossiles tant elles sont archaïques. C'est moi qui conte, raconte et philosophe et chef diraient les ethnologues d'une époque périmée. Il est vrai que je rabâche des récits fossiles et pleins de vérités et d'images mais il y a différentes espèces d'images et, en l'occurrence, celles qui naissent du moindre récit – mais s'agit-il d'images à proprement parler ? – et celles qui ont été tracées sur la paroi.

Et celui-là qui, au hasard, n'a pas l'air d'y croire ou alors il ne s'y fie pas, me raconte qu'il y a quinze ans ou plus, il s'était trouvé avec quatre ou cinq autres ostrogoths disparates dont un marine tout à fait américain issu du Vietnam après avoir déserté, en train d'escalader un petit mont très abrupt pas bien loin d'ici pour tenter d'arriver aux ruines d'un château dont on disait qu'il remontait aux cathares. Le réputé marine était le premier, escaladeur entraîné et l'escalade était pleine de périls car la roche était friable : ils ont monté pendant des heures et ils touchaient les pierres de la ruine posée sur un piton quand ils ont vu, à dix mètres devant eux, une petite vieille avec le chapeau de paille noir, les deux mains prises, l'une par un panier et l'autre par une gamine. À n'en pas croire ses yeux, cette vieille prouvant que les fantômes, ça existe ou qu'il y avait un sentier qui, de l'autre côté, montait tranquillement jusqu'au château.

Reste à savoir si le marin était authentique et s'il avait déserté comme le voulait la légende dont l'origine est incertaine ; lui-même, du Vietnam, n'en avait rien dit, et allez savoir si cette vieille n'était pas l'épouse d'un huguenot évadé des galères, caché dans les caves du château et la vieille venait le ravitailler accompagnée par la petite fille qui servait de leurre pour les espions du curé ou de l'intendant ou du commandant des dragons, événement fossile comme il se voit et réitéré sous la même forme à travers bien des moments de l'histoire, la dernière apparition de l'événement fossile datant de 1943 en ce lieu-même.

Alors, faire un film qui sera prise de vues d'une histoire reconstituée ? Ça se fait, ça se fait même beaucoup.

Au preneur d'images qui m'a raconté l'événement qui était arrivé il y a quinze ans au château de F., je dis :

– « Tu vois bien que le hasard existe... Tu y étais là, par hasard... »

Il n'est pas convaincu du tout et il a raison ; il grommelle :

« De toute manière, je n'avais pas la caméra ; je me demande où j'aurais pu la foutre... »

Et le fait est que le hasard ne se voit pas, de même que les images.

Cathares, camisards, galères et gibet, s'agit-il de « naturaliser » des fantômes historiques ?

Alors que j'étais communiste et responsable de Travail et Culture, non seulement je voyais des films, mais je les escortais lorsqu'ils étaient projetés ici et là. Et dans un de ces films on voyait Staline, un Staline naturalisé, reconstitué, joué par un acteur alors que Staline était encore tout à fait vivant. J'en ai trop dit ; j'ai parlé du Musée Grévin. En avais-je trop dit ? Cet événement je l'ai souvent raconté mais sans aller, comme on dit, au fond des choses. Innombrables sont les facettes d'un

événement. Si je racontais en 1969, j'offrais la facette de l'antistalinien viscéral bien que communiste. Un événement c'est comme un dé, un dé qui aurait bien plus de six faces or, voyez-vous ça, hasard est le mot arabe qui nomme le dé.

Outre la face qui se présente où j'apparais doué d'une intuition politique tout à fait appréciable, il y en a trente autres dont celle-ci qui sort aujourd'hui ; à voir ce film propagé, j'étais navré du manque radical d'images.

Il s'agissait peut-être d'une imagerie relevant de la tradition des icônes. D'images, point.

La preuve que les fossiles ont la vie dure, je l'ai trouvée dans un livre de César Chavez qui raconte la création laborieuse d'un syndicat de chicanos, ces mexicains qui passaient clandestinement – et passent peut-être encore – la frontière mexico-américaine pour se faire embaucher en Californie au moment des récoltes. Alors, pour qu'ils s'organisent un peu afin de résister aux vampires, c'est la lutte avec le shérif et ses hommes et les milices payées par les planteurs. Si quelques-uns se faisaient foutre en tôle pour un délit fabriqué sur mesure, il y avait manifestation sous les fenêtres de la prison où ils étaient enfermés. Il y avait deux villes proches, l'une à l'Est, l'autre à l'Ouest du lieu d'agitation. Quand la manifestation allait vers la prison de l'Est, il y avait foule. Quand il s'agissait de l'Ouest, les manifestants étaient fort rares. César Chavez a cherché longtemps l'explication de ce phénomène surprenant. Et puis il a trouvé, et c'était certitude, que, vers l'Est, c'était le chemin, dans l'antan, des processions ; processions fossiles, donc, et non pas processions fantômes.

Alors quelles images ?

Je ne suis pas preneur d'images.

Naturaliser des événements, c'est chasser les images, les traquer, les éliminer, les mettre d'emblée hors-champ.

À quoi se reconnaissent les abus d'un pouvoir, qu'il soit celui d'un tyran ou celui de l'argent ? C'est au massacre des images, à leur disparition.

Ce pourquoi, responsable de Travail et Culture, je maugréais tout haut, en toute innocence de contestation ou je ne sais quoi qui aurait pour projet ou pour cause le statut accordé à la personne humaine, non pas que je prétende qu'un tel projet soit erroné ou fallacieux. Je n'en sais rien ; c'est d'images que je « cause », ou plutôt de ce qui pourrait, éventuellement, les causer, étant bien entendu qu'elles ne causent pas, pas plus que des oiseaux et semblables aux araignées qui ne crient pas et n'ont pas de mains et pourtant elles tissent. Le preneur d'images non plus n'a pas de mains ; elles sont occupées à manier la caméra et la caméra n'est pas une pierre qu'il va projeter, comme ça se faisait dans l'antan alors qu'une pierre suffisait pour qu'être humain persiste à exister malgré tout et, de cette pierre jetée est né le projet qui a pris de l'ampleur au fur et à mesure que les objets se diversifiaient et devenaient outils. Drôle d'outil que la caméra ? Les rigueurs du coutumier font que, l'outil, je ne le vois jamais.

Canevassier je suis et demeure, et c'est l'aragne qui m'a appris que lors du tissage de la toile, il faut toujours ménager un fil dépourvu de glu ; de la même manière, je respecte les trous qui sont l'essentiel et absolument nécessaires si on veut tenter d'obtenir des images qui seront dues au hasard.

La fourmi court sur le collimateur de la mitrailleuse et, dans les alentours, c'est la guerre d'Espagne qui fait rage cependant que le camarade que j'avais met dans son portefeuille dodu et d'aspect aussi bonasse qu'une tortue, un lambeau de peau de curé et la vieille elle est bien là, en haut du piton inaccessible, chapeau de paille noire sur la tête, un panier d'une main et une gamine de l'autre. Elle n'est pas fantôme ; elle n'est pas, elle-même, fossile. Elle y est, là ; et dans le là où dans l'y, il y a de l'humain fossile.

S'il y a images, la vieille pourrait se raconter sur le mode de : il était une fois...

Une fois pour toutes ; c'est surprise et c'est retrouvaille.

Les images ne sont pas trouvailles mais retrouvailles.

C'est ce que je rabâche aux preneurs d'images :

– « Outre ce qui peut se voir, il y a voir et la vacance de se fait que ce voir là est revoir... »

Pour qui n'a pas vécu proche d'êtres « autistes », ce que je dis tombe pour ainsi dire dans le vide. Pas une once d'entendement à attendre.

Ceci dit, l'être autiste est humain d'espèce ; hélas, il n'est qu'humain ; autant dire qu'il n'est pas « il », que le « il » qu'il est supposé être n'a pas pris, n'a pas trouvé prise, n'a pas rencontré de quoi prendre ; ce qui arrive de par la nature, à d'innombrables semences.

Reste qu'ils m'ont appris que voir c'est revoir, ce « re » étant dû à quelque mémoire, cette même espèce de sorte de mémoire qui fait que le castor se souvient de la manière dont il faut faire la digue pour que digue elle soit.

Et quoi d'étonnant dans le fait qu'être humain soit doué de cette mémoire là ?

C'est le contraire qui le serait.

Ceci dit, l'homme que nous sommes a, comme on dit, une image de lui-même et cette image n'est pas image à proprement parler, mais imagerie, produit d'une naturalisation, l'homme est icône pour lui-même, icône incorporée.

Alors le preneur d'images – mais pourquoi preneur ? c'est charmeur qu'il faudrait dire – exorcise l'icône et voilà tout et il ne s'agit pas de diables qui sortiraient de là ; il s'agit d'images, car d'où sortent les images ? De qui les voit, et ce voir est revoir ; mais qui a déjà vu ce qui serait revu ? Personne ; aucun sujet en tout cas.

Le preneur d'images en reste un peu pantois et, certes, il y a de quoi. Ces images, personne ne les voit – en personne – et personne ne les prend.

– « C'est tout à fait ça... » dit le canevassier et il se remet à l'ouvrage, ouvrage fait de chanvre et de vacant et le vacant n'est pas pris dans le chanvre mais, tout au contraire, le permet.

Et voyez la coïncidence ; canevas, vers 1280, se disait : canevach, vach comme dans vaguer et non pas vacher.

5.

J'avais, j'ai eu, un autre camarade ; il se dénommait Poirier, doué, par nature, d'une certaine richesse d'attitudes fossiles.

Nous étions soldats ensemble, même année, même saison, même caserne citadelle, Vauban n'y étant pas pour rien.

Il ne pouvait pas déplier les bras tout à fait, comme un gorille ou un lutteur japonais ou tout ce que vous voudrez qui se trimballe et avance vers vous les bras ballants et à moitié pliés, l'articulation des coudes étant malencontreusement calée.

Canevas ; j'en parlerai aux preneurs d'images, et, dans le trou vacant, le hasard a voulu que la musique du régiment vienne dans la cour de la caserne nous jouer la Marseillaise, et Poirier s'est mis à sauter, à gambader ; il dansait la gigue ou la mazurka.
Si j'en parle aux preneurs d'images, où vont-ils aller prendre des vues d'un tel événement tout à fait remarquable ? C'est trop tard ; cet événement date de 1936.

Mais ce que je veux dire aux preneurs d'images, c'est qu'ils fassent gaffe ; ça peut toujours arriver.

– « Pourquoi pas », me dit l'un et ce que pense l'autre en hochant la tête, c'est qu'il y faudrait une sacrée chance.

Ce que je rétorque c'est qu'un tel événement est tout à fait fossile ; en tout temps, en tous lieux, en toutes occasions, un Poirier se met à gambader hors moment et alors c'est selon ; il se retrouve pendu ou acclamé, mis au pilori ou hissé sur le pavois ; il est marbré de coups ou bourré d'intentions. Reste l'image dont tout un chacun fait à son gré imagerie en se disant ce que l'image représente et veut dire.

Le fait est, pour ce que j'en pense, que les images ne représentent rien du tout et c'est par là qu'elles sont images ; elles n'ont, par elles-mêmes, aucune signification.

Qui dit signe, dit code ; autant demander à des oies sauvages de respecter le code de la route ou celui de la navigation aérienne.

Or, qu'il le veuille ou non, le preneur d'images vit en connivence avec ses semblables ; à partir de quoi ou il s'agit pour lui de complaire ou il s'agit de braver. Dans les deux cas, son message, comme on dit, est codé. A-t-on jamais vu un message qui ne serait pas codé ? Personne n'y comprendrait rien, n'y « verrait » rien.

Dire que les images ont un sens et sont porteuses de messages me fait penser à ces pigeons qui ont un petit tube à la patte ou dans les plumes ; de ce message, le pigeon en est chargé.

Mais alors, le preneur d'images est navré. S'il m'écoute, il va devoir faire un film qui ne veut rien dire ?

Jamais au grand jamais le canevassier ne dira une chose pareille.

Ce qui ne veut rien dire s'adresse à une caste grosse de prétentions fort vulgaires alors que



Séquences tournées à la paluche
par Caroline Deligny, Le Palais,
Monoblet, 1979



Séquences tournées à la paluche par Caroline Deligny, Le Palais, Monoblet, 1979

parlant cinéma, je parle d'art populaire, ce populaire étant fort friand de comprendre tout simplement ce qu'on veut – dire – quitte à percevoir les images quand elles passent, et c'est l'émoi.

Il va me falloir distinguer l'émoi de l'émotion. Les mots, à l'usage, s'avachissent, se confondent. Chacun les emprunte et les fourre dans n'importe quoi.

Parlons d'émoi en ayant nettoyé le mot de son contenu, tout à fait comme on procède avec les escargots. Émoi ? On l'éprouve alors qu'il n'y a aucune raison ; de l'émoi on n'en voit pas, on n'en soupçonne pas les causes ni la raison.

Il y a émoi ? Il y a images. Les images ne se voient pas. Elles sont traces. Les traces se voient ? Il y a celles qui se voient et celles qui ne se voient pas. Celles qui ne se voient pas sont donc perdues, effacées ; il est inutile d'en parler.

Justement, il faut en parler, ne serait-ce que pour dire que parler efface ces traces. Pour les percevoir, il y faudrait un troisième œil. Ce troisième existe, ne serait-ce qu'au Tibet ; il est dans les coutumes et habitudes de pensée des bonzes dont quelques-uns vont jusqu'à se le percer entre les deux autres, à mi-front. Et que voient-ils alors ? Allez savoir...

Les preneurs d'images sont d'accord quand je leur dis que, tout compte fait, mieux vaut la caméra. Ils sont prêts à tout mais peut-être pas à se faire un trou dans la paroi frontale. Ceci dit, ne serait-ce que de par l'habitude qu'ils y ont de voir ce que la caméra a pris, la portée de leur regard s'est modifiée et voilà qui les regarde.

Canevassier, je reviens à mon métier.

Alors que je trame paisiblement au canevas se faisant, je ne prévois pas la broderie. L'orné est l'à-faire du preneur d'images. Depuis quinze ans proches d'enfants autistes, nous utilisons, entre nous, un jargon de métier si tant est que vivre proche soit un métier.

Canevasser en est un, pour mieux dire, pour canevasser il y faut un métier ; c'est un petit métier, bien plus petit que ce métier à tisser de cet artisan dont la maison était secouée de la cave au grenier par les coups de boutoir du peigne déclenché par une corde, le geste à faire étant alors le même que celui du maréchal-ferrant qui manœuvrait un soufflet pour attiser les braises.

Le mien a environ quarante centimètres sur trente, le format de la feuille sur laquelle j'écris des canevas pleins de trous. Ornée, la tapisserie va l'être ; le sera quand le film se fera. L'orné, nous savons, entre nous, de quoi il retourne ; il s'agit des détours réitérés des gestes d'être quand parler n'intervient pas, ni parler, ni se dire et dans la vacance du projet qui serait de faire.

Pour ce que j'en pense, orner est humain. Où réapparaît le fossile et, entre nous, l'usage des cartes qui nous ont défourvoyés alors que nous faisions l'apprentissage des aires d'existence.

Nous voilà aux prises, parallèlement, avec des aires de tournage.

Que s'agit-il de prévoir ? Là où la caméra se mettra si bien qu'ici et là, et comme au détour des trajets prévus de ceux qui seront dans le champ de la caméra, apparaît une floraison de petits cernes que nous traçons du même geste que celui que nous faisions pour cerner les chevêtres, mot de notre jargon qui désignait ces lieux très précis où les trajets d'être autiste se retrouvaient à travers les moments de la journée, des semaines, des mois et des années et à travers les individus d'être autiste.

Et ces chevêtres sont bien une preuve de l'existence de traces qui ne se voient pas car il faut bien que trace il y ait pour que des gamins, mâles ou femelles, s'y retrouvent, aux chevêtres, à des années de distance et quelles que soient les présences proches.

Trouver le bon endroit pour y mettre la caméra ne s'inscrit pas dans le canevas. C'est là l'ouvrage du preneur d'images mais il faut bien que le vieux canevassier que je suis radote, ne serait-ce qu'en l'honneur des preneurs d'images qui passent le voir au détour de leurs trajets.

Orner est humain et de manière primordiale, tout comme jeter et tracer et on voit bien la différence entre orner qui est d'agir et faire quoi que ce soit et y compris un film.

Orner, quoi de plus naturel ; il n'y a qu'à voir d'innombrables espèces animales, l'humain alors bien démuni, mais il a des mains et alors il n'y a qu'à voir et la peau et les oripeaux et puis, sur la paroi...

Sur la paroi, l'écran et on va se demander ce que ça représente et ce que ça veut dire ce qui est projeté, au détour du quotidien ou de l'hebdomadaire.

Et c'est là que la guerre fait rage et non pas la guerre des images, mais la guérilla pour que, des images, il y en ait.

À quoi bon parler de régimes totalitaires ?
Tout cinéma propage une imagerie redoutable.
Dès que passent des images, c'est l'émoi ; le retour
des cigognes et nul besoin qu'on voie l'oiseau.
Les images reviennent...

Ce pourquoi je canevasse et radote.

J'ai la longue habitude des brèches inutiles.
L'orné n'est pas utile bien qu'il soit nécessaire
et peut-être indispensable. Les fossiles ont la vie
dure mais il arrive que des espèces disparaissent.

Qu'être humain disparaisse et, aux hommes,
il ne leur manque rien. Ils ont la longue habitude
qu'être humain leur manque quasiment ou tout à
fait. Nous en sommes, me semble-t-il au quasiment,
ce qui n'a rien d'étonnant si on considère qu'être
humain ne fait pas signe.

Pour ce qui est de la communication entre les
individus de même espèce, aucune espèce animale
n'a de leçons à prendre de l'humaine ; ceci dit,
l'humaine a trouvé le signe et elle semble croire que
ça suffit ; où disparaît l'humain, peu à peu fossile.
Tout fossile est trace ? Ces traces n'ont pas été faites
et ne font pas signe. Les traces ne font pas signe,
les images non plus. Des attitudes peuvent faire
signe. La musique ne fait pas signe, d'où l'opéra ;
mais ça n'est pas la musique qui parle ; c'est Wagner
ou Mozart quand ça lui prend, Mozart ou le
librettiste et, derrière eux, la franc-maçonnerie
et c'est très bien ainsi.

J'avais un professeur ; il était franc-maçon.
Nous n'en savions rien. Les nazis l'ont su. Ils ne l'ont
pas raté. Quand il arrivait dans la cour du lycée,
il restait planté et tirait sa montre de son gousset
en la tenant par la chaîne. Ce faisant, il ne nous
faisait pas signe. Geste d'orné. Telle est l'image que
je revois. Il parlait beaucoup et bien, professeur
remarquable. L'image qui me revient ne dit rien et
n'est pas, à vrai dire, une image de lui, je veux dire
en personne. Geste humain et certains sont plus
riches que d'autres en gestes de cette nature ; pitres
et on sait à quel point ils sont fossiles.

Chanvre et vacant, le canevas.

Et voilà que, dans le vacant, j'y prévois les images,
et je ne les vois pas mais je pense qu'on peut
s'y attendre, le hasard, l'orné...

Les trous sont pleins ; ils débordent. Pas du tout.
Hasard, orné, images viennent du même hémisphère
et il n'y a que l'orné qui prenne de la place ;
le hasard, on ne peut pas le prendre ; les images
ne font que passer ; elles sont toujours en migration.

L'orné n'est pas de signes fait, quoi qu'on en dise.
Les signes, il faut bien qu'ils se posent quelque part
et pourquoi pas sur l'orné ?

Ceci dit, pour entrevoir de quoi il s'agit,
je conte et raconte aux preneurs d'images un petit
événement de cet Asile où j'ai vécu cinq ans.

Chaque année, à la même époque, il y avait des
évasions. Il suffit de se dire que c'était vers le
printemps et que les gamins, petits ou grands,
percevaient l'appel de tout ce qu'on voudra. S'évader
n'était pas facile. Il y fallait une longue préparation
et tout prévoir et préparer sans être repéré.

Et ce que je souligne aux preneurs d'images
c'est que la petite bande qui se formait alors de cinq
ou sept était faite d'individus disparates.

De certains on aurait pu dire qu'ils étaient
intelligents et récidivistes ; mais les autres ? Si les
meneurs étaient intelligents pourquoi se
coagulaient-ils avec des hurluberlus apparemment
stupides, encombrants, maladroits ?

Ce pourquoi nous échappe et n'en parlons plus
et on sait bien qu'un film qui traiterait du pourquoi
assècherait en un instant l'attrait qu'il pourrait
avoir. Reste le comment. Comment ces cinq ou sept
se retrouvaient-ils en formation d'évasion ? C'est
ce que je dis aux preneurs d'images ; si vous arrivez
à filmer comment les uns et les autres entrent en
relation – mais le mot est usé –, en contact, en tout
ce qu'on voudra qui les rendait chèvres si on veut
bien entendre que le troupeau, pour les chèvres,
est l'unité, ils auront appris leur métier. On me dira
qu'ils se faisaient signe ; le signe a bon dos et je n'ai
rien contre le signe sinon qu'il encombre et cache
ce qu'il faudrait tenter de saisir au passage dans
le moment où ça se passe, les autres, tous les autres,
étant d'éventuels délateurs. La bande, le troupeau,
se faisait, fossile, humain comme antan, humain
hors signe, j'en mettrais ma main au feu moi qui suis
témoin de première main.

On me parlera de projet ; le mot est dérisoire et
non pas le mot mais l'objet du projet qui n'est pas,
à vrai dire, la fin.

Canevas : enfermés dans un asile, asile ou prison,
pénitencier, qu'importe, quelques individus
parmi cent autres trament entr'eux de s'évader.
Or s'évader n'est pas la fin. C'est le prétexte,

le leurre nécessaire pour que tramer à cinq ou sept, se propose, s'impose et soit le projet parce que c'est là le seul projet possible. Il n'y en a pas d'autres à portée. Et alors camérer ce qui peut l'être et qui échappe à l'entendement. Des images peuvent passer.

Et ainsi de tout canevas, chanvre et trou, aire vacante, et alors le hasard.

Le preneur d'images a horreur du hasard ?
Si ce n'est lui, c'est le producteur, d'où le scénario et ces étranges habitudes du cinéma qui prouvent à quel point le fossile a la vie dure ; il arrive, paraît-il, que des images passent, en filigrane.
Et à quoi bon parler du cinéma ?

Ainsi donc, preneur d'images et canevassier font la paire ? Peut-être ; c'est ce que je me dis, ces temps-ci, et me le disant, je nous le dis. Et, tous ces temps-ci, nous nous entendons bien, fidèles au joug. Je veux dire que les images ne font que passer sur l'écran et dire que la moindre prise de vues nécessite un ouvrage lourd et profond ; le propos paraît contradictoire, paradoxal. Les preneurs d'images n'en sont pas à un paradoxe près.
Tout ce que je raconte et radote en est émaillé, ce qui est, me semble-t-il, la meilleure manière qu'ils aient le champ libre. Ils ont le choix : ou être abasourdis, et il y a de quoi, ou me laisser où je suis, au détour, départ et retour ou tout au moins passage et quand ils passent par ici, les preneurs d'images n'ont pas la caméra en bandoulière.

Il y en a, paraît-il, qui prennent l'écran pour poubelle. Lorsqu'un produit y est présenté, ce qui se voit est ce qui se trouve dans les poubelles ; l'emballage. Ceci dit, ça ne me regarde pas.

Ne pas oublier que l'usage de la caméra permet de voir une plante pousser, quelques mois en une minute à peine.

Il est bien certain que celui qui trouve quoi que ce soit pense rarement aux conséquences en chaîne qui seront provoquées par sa trouvaille.

L'inventeur de la caméra avait trouvé une attraction foraine ou quasiment et voilà que les preneurs d'images qui sont d'allure débonnaire ont une certaine maîtrise du temps et de l'espace.

Ce qui a lieu sur l'écran, qui est sur la paroi, ricoche là de n'importe où et le temps subit le remue-ménage nécessaire à l'attraction. Nous y sommes sans y être et on en a l'habitude.

Attraction ? Le dictionnaire nous renseigne :
– ce qui attire le public – force qui attire (loi de l'attraction universelle).

Et c'est ce que je dis aux preneurs d'images ; faiseurs de films, vous créez une attraction.

Où réapparaissent les deux gravités qui risquaient fort de me faire prendre pour un hurluberlu.

Il y a, pour tout un chacun, l'attrait de l'attraction universelle – et, dans la vie courante personne n'y pense, le fait est là ; il est même tellement là qu'il n'a pas besoin de nous pour exister, se produire – et voilà que, par-dessus cet attrait, dont on peut dire qu'il est inconscient mais on voit bien qu'il s'agit d'un autre inconscient que celui dont on parle et, à coup sûr, le langage n'y est pas pour rien – les gens vont être arrachés au train-train de l'existence par l'attrait de ce qui a lieu sur la paroi.

Les remue-ménages de l'existence des hommes sont fossiles ou, pour mieux dire, il y a fossile en filigrane. La manifestation des chicanos syndiqués suit volontiers la pente des processions d'antan et il y a toujours eu, au détour des trajets vernaculaires, des écarts fréquentés dûs à quelqu'attrait dont la gravité l'emportait pour un moment sur l'impérieuse nécessité de ce qu'il fallait faire.

Vernaculaire ? Le mot peut surprendre.

Il nous parle de ce qui est propre au pays et, en filigrane du mot, il y a : – verna ; esclave né dans la maison. Ainsi apparaît l'esclave et on dirait que, de la télé, bien des gens de tous âges, esclaves en sont.

Que les mots laissent apparaître, en filigrane, tout autre chose que ce qu'on entend, voilà qui apparaît quand on ausculte d'un peu plus près ce mot là :
– préhension. Il y va de prehendere qui veut dire : action de saisir, de prendre ; faculté de saisir avec un organe approprié.

J'écris alors que les preneurs d'images ne sont pas là.

J'attends leur passage pour leur annoncer que, preneurs d'images, ils ont un organe approprié qui permet la préhension des images.

Or, voilà qu'à ce mot de préhension sont advenus des appendices : compréhension, appréhension, mots énormes ; des monstres insatiables. Compréhension et appréhension ont beaucoup d'attrait ; tout un chacun veut comprendre et se délecte d'appréhender, d'autant plus que ce qui arrive ne lui arrive pas. Le premier avatar du cinématographe, attraction foraine, a été que la salle se vide devant le train qui arrivait, le tout un chacun pensant que le train qui entrait en gare lui arrivait dessus. On n'en est plus là. Tout arrive sur la paroi et, plus c'est pire, plus le tout-un-chacun se réjouit intimement que ça arrive sans lui arriver ou alors ce qui arrive, c'est comme s'il y était ou quasiment ; c'est selon.

Quasiment... Le preneur d'images est pourvu d'un organe grâce auquel sera projeté du quasiment. Quasiment, c'est presque rien, c'est presque comme.

Reste qu'entre la compréhension et l'appréhension, la distance est considérable.

Dans l'antan, appréhension voulait dire compréhension ; les deux mots encore proches de leur origine coïncidaient, et puis ils se sont séparés et appréhension s'est mis à vouloir dire : – opération par laquelle l'esprit atteint un objet de pensée simple, à l'opposé de compréhension qui suppose un objet complexe. Et puis, beaucoup plus tard, est apparue la crainte, crainte vague, mal définie, alarme, angoisse, anxiété, inquiétude, crainte, pressentiment.

Et c'est bien souvent un des artifices du faiseur de film : ce qui arrive, on s'en doutait, on le voyait venir, ou alors on ne s'y attendait pas. Bref ; ça n'est pas le moment de s'abasourdir sur l'art et l'artifice. C'est de l'organe que je prévois de parler aux preneurs d'images. Un organe, voyez-vous ça...

Il n'est pas tellement étonnant qu'à être humain, des organes lui poussent, le langage entr'autre à la suite des outils et puis, le langage aidant, les outils se perfectionnent et se diversifient et ce qui arrive, c'est que ces organes adviennent au détriment d'être humain alors qu'ils semblent être advenus à son avantage.

C'est une vieille histoire, tout à fait fossile, que celle d'une espèce dont certains organes, ou certains ornements, profusionnent et alors elle disparaît, l'espèce, par profusion.

Par profusion d'outillage, la main va s'atrophier ; mais qui dit main parle de ces hémisphères et plus particulièrement de cet hémisphère dont dépend l'appréhension de la distance.

Le babouin appréhende la branche à laquelle il va s'agripper.

De même qu'être humain, pierre en main, appréhende la portée du jet.

Et voilà qu'advient un organe qui met tout et n'importe quoi à portée du tout-un-chacun, à portée ou quasiment.

Tout ce qui peut se passer sur l'écran ne me regarde pas.

Ceci dit, appréhender fonctionne et, pour ainsi dire, dès que voir et même avant, dès qu'entendre, dès qu'être.

Le fait est là.

Canevassier je suis et c'est de canevas qu'il s'agit, le radotage n'étant que de bonne compagnie en présence des preneurs d'images.

On voit bien toutes les falsifications qui peuvent advenir et sont advenues, par profusion, depuis l'apparition de cet organe qui permet de voir pousser, en un instant, une plante et permet d'y être, où que ce soit, d'y être ou quasiment.

Il était une fois des artisans tisserands qui avaient trouvé un artifice pour voir de près les fils du tissu, chaîne et trame, cet artifice étant un morceau de verre bombé, la loupe et puis voilà : le microscope et tout ce qui s'ensuit et puis la caméra après l'appareil photo et la lunette à voir les astres ou les navires.

Artisans, les preneurs d'images qu'est-ce qu'ils fabriquent ? Du quasiment et alors c'est comme dans une fromagerie bien achalandée ; du quasiment, il y en a pour tous les goûts, des centaines d'espèces ou plutôt de races de quasiment, et sinon de races, de marques. Il y a du quasiment authentique et d'origine, de Hollande, du Cantal ou d'Auvergne et du quasiment de quasiment, de la pâte de quasiment, du quasiment confit, cuit, frelaté. De même pour ce qu'il en est de ce qui sort de cet organe nouveau venu et déjà bien incorporé, ne serait-ce que dans les us et coutumes.

Maîtrisé ? Nous y voilà.

Si on est quelque peu esclave de l'écran, petit ou grand, qui est le maître ?

La prochaine fois que je verrai, à tour de rôle, les preneurs d'images, je dirai :

– « À quoi sert la boussole… ? »

Réponse :

– « À se diriger… voir. »

Je dirai :

– « À s'apercevoir qu'il y a pôles et alors à quoi sert cet organe dénommé caméra ? À détecter qu'il y a – encore et toujours – être humain et que l'attrait d'être humain s'exerce à notre insu. »

Si le cinéma est attraction – ce qu'il est –, de cette attraction on en voit le rôle et la nécessité. Les images, de cet attrait d'être humain, s'en ressentent, elles en dérivent.

Et nous y voilà : prise de vues et, dans cette préhension, il y a l'appréhension d'être humain.

Est-ce à dire qu'être humain, nous allons le devenir, aller vers… Le fait est qu'il y ait des pôles – ce que la boussole découvre, prouve – ne fait pas que tous les navigateurs y aillent ; ça serait migration et désastre. L'homme – que nous sommes – a déjà assez de lubies et il ne serait pas opportun d'en rajouter une autre.

Il y a être humain dans le quasiment, il y a ou plutôt il pourrait – peut-être – y en avoir ; ne serait-ce qu'une once.

Une once d'être humain dans le quasiment et les preneurs d'images pourront se dire qu'ils n'auront pas vécu pour rien.

Ceci dit, la tâche est difficile. Il y faut de l'opiniâtreté, du doigté, de la mesure, de l'humilité, du génie et tout ce qu'on voudra qui ne cesse d'être gâché de par le monde.

Canevassier, je fais ce que je peux. Quand les preneurs d'images passent me voir, leur organe de prédilection, ils le laissent à la maison et ici n'est pas la maison, ni plus ni moins qu'une taverne au détour des trajets.

Les fossiles ont la vie dure ; innombrables sont les tavernes ou cabarets ou auberges et tout ce qu'on voudra et bon nombre croient nécessaire d'ajouter une attraction à l'attrait du lieu alors que l'attrait est d'être au détour ; reste que le tout-un-chacun va se demander pourquoi il y va ; alors il y a l'attraction et pour ainsi dire par-dessus le marché, juste une affaire de conscience, bonne ou mauvaise, peu importe.

Il était une fois des propriétaires de salles de cinéma qui choisissaient les films qui passaient sur l'écran ; époque révolue. Il y a la distribution qui attribue, l'attribution qui distribue tout ce qu'on voudra où profusionne l'institution.

Mais voilà qui, à vrai dire, ne me regarde pas. Je ne suis même pas capable de créer une association loi 1901, inapte.

Par contre, canevassier, et pour ainsi dire d'instinct, tout comme M. Laurens était, au dire de son fils, sculpteur depuis toujours.

Canevassier à ce point qu'il m'est arrivé de vivre des années pourvu de cet organe dénommé caméra qui était là puisque j'étais arrivé à m'en procurer une. Mais, apparemment, faute d'argent, il n'y avait pas de pellicule.

Et alors ? Et alors tout s'est passé comme s'il y en avait, le tout-un-chacun de la quinzaine vivant et agissant comme si, à tout moment, la pellicule était arrivée de dieu sait où, tout à fait comme la manne dans le désert.

Et le fait est que la dérive était tout à fait perceptible, dérive par rapport à ce que le tout-un-chacun aurait été si… Si la caméra n'avait pas été là.

Est-ce à dire que le tout-un-chacun jouait alors un rôle ? Le tout-un-chacun joue toujours un rôle, caméra ou pas ; ça n'était pas tout à fait le même rôle. Mais les rôles, je ne les avais pas donnés, distribués, attribués.

Canevassier je suis, et rien d'autre, et depuis toujours, et ce métier là, personne ne me l'a appris, ni père, ni grand-père. C'est inné. C'est un don. Tout le monde l'a, et moi j'en ai fait un métier ou quasiment. Don commun, à coup sûr et c'est ce que je dis aux preneurs d'images ; être humain est canevassier ; moi, ça se voit mais pour aller y voir auprès et envers des gens qui ne s'en doutent même pas, il y faut cet organe doué d'une certaine capacité de préhension et cet organe n'y suffit pas. Encore faut-il qu'il y ait paroi et, sur la paroi, l'écran. Regarder un écran vide, blanc, ivoire ou grisâtre, me fait penser à ce lambeau, carré ou quasiment, guère plus grand que la paume de la main et c'était peau de curé. Et le curé ne s'y voyait pas, ni le curé, ni l'arbre, ni le puits, ni le fusil, ni la mire sur le gars des Brigades avec son tonneau ou jerrican, ni la guerre d'Espagne.

Et cet écran, sur la paroi, c'est de la peau de quoi ? Et sinon peau, oripeau ; l'écran, lambeau d'oripeau, qu'un peintre passe et, pour peu qu'il manque de toile, il va s'y mettre et non pas s'y mettre sur et dans l'écran, mais ses mains vont se mettre à l'ouvrage. Ou alors quoi, qui va apparaître ? Un quartier-maître du temps des goélettes en quête du pan de voile qui a été découpé dans son grand perroquet il y a à peine deux cents ans et depuis ce jour-là il cherche, non pas fantôme mais fossile.

Qu'est-ce qu'on cherche ? Tous les gens qui sont là à regarder l'écran, il faut croire qu'il leur manque quelque chose puisque l'écran, pour eux, a de l'attrait. Et alors, allez savoir ce qui peut lui manquer à on, de quoi est-il privé ? Qu'est-ce qui lui manque ? Rien.

Appréhender est un infinitif ; autant dire qu'il est insatiable.

Il suffit qu'il y ait un trou dans un mur, pas plus grand qu'un écran, et être humain va y aller voir. Voir quoi ? Rien. Voir. Ceci dit, être humain n'est pas le seul en espèce ; allez demander aux rats, aux choucas et à tout ce que voulez qui zyeute et flaire et appréhende.

Ceci dit, chaque espèce a son mode d'appréhender.

C'est tout simple ; le castor appréhende et si, à force d'appréhender – qui peut se dire investiguer –, il trouve une rivière, du sol meuble, des arbres, la digue et les huttes ne vont pas tarder à se faire. « Se » ? Allez savoir...

C'est ce que je dis aux preneurs d'images ; l'humain est toujours en passe de se faire ; ne manquent que les indices et les indices ne sont pas des signes, bien que le dictionnaire le dise ; quitte à déraciner les mots, indice me fait penser à indicible.

Investiguer ? Ce verbe n'existe pas dans le dictionnaire des mots en usage. Il y a investigation, investigateur ; investiguer n'y est pas ; absence remarquable ; quand l'infinitif se dérobe il y a de fortes chances pour que la personne l'ait chassé, éliminé.

L'humain est toujours en passe de se faire ? Comme la hutte du castor ? Plutôt comme la paix universelle qui se faisant, ne se fait pas, ne se fait jamais, n'arrive pas à se faire.

Où se voit que vouloir ne suffit pas, ni souhaiter, ni rien qui se pense et se dise.

Canevas : un grand gaillard quelque peu demeuré erre aux alentours de l'endroit où son compagnon a disparu dans une cave dont il est évident qu'il ne pourra pas se sortir – seul –.

Le grand gaillard remonte de la rivière où il a été prendre de l'eau dans une boîte de conserve.

Au retour, il se trompe de demeure. Il voit, au plafond, le reflet du soleil sur l'eau qui est dans la boîte. Il regarde, il s'assoit, quoi de plus humain ?

Quoi de plus humain que de regarder un reflet qui vacille au plafond ? Ce faisant, humain il ne l'est pas ; l'autre est pris au piège de la cave depuis plusieurs jours ; la cave devient caveau.

L'autre, on ne l'entend plus. Alors le grand gaillard procède à son enterrement ; il amoncelle des pierres et prie, les mains jointes, curé et fidèle tout à la fois. Quoi de plus humain ? Ça se dit, en langue ethnologique, que le culte des morts marque la différence entre l'homme et l'animal.

Décidément, le grand gaillard demeuré n'est pas humain – ou il l'est trop ? –.

Humain ? Il y a abus de mot ; le mot nous abuse.

Alors, investiguer puisque le verbe n'est pas. Si le mot n'est pas, il se pourrait que la chose existe.

Être – à l'infinitif – sur le mode humain ignore le cadastre. Des individus de cette espèce existent quelque part, un petit groupe, la trentaine. Quelqu'un arrive par la Savane ou la forêt ou la rivière et peu importe ; il va être accueilli, estourbi ? C'est selon ; c'est tout à fait indécis.

À l'humain d'être, on n'y comprend rien. Et voilà qu'aux dernières nouvelles un cinéaste syrien, naturalisé américain, vient de faire, avec des millions de dollars, un film qui retrace, dans le désert de Libye, la lutte des Arabes contre les Italiens dont l'État était fasciste. Dix mille figurants et reconstitution des tanks et des canons de cette époque encore toute récente, toute fumante ou quasiment. De la fumée, il y en a à Beyrouth ; le réalisateur y pensera ; un p'tit coup de caméra sur la fumée – authentique – qui monte des décombres à Beyrouth et puis, par montage, on verra fumer le désert de Libye. On suppose que on sera bien content. L'écran sera occupé pendant cent cinquante minutes.

L'histoire se raconte et se monte aisément.

Pour ce qu'il en est d'être – à l'infinitif – c'est une autre paire de manches et un tout autre métier alors que l'instrument est le même ; la caméra est tantôt un instrument et tantôt un orgue * ; c'est selon.

6.

En réalité, et pour être tout à fait honnête, le canevas que je viens de décrire, je l'ai fait en écrivant alors que le film existe depuis bientôt vingt ans.

J'y étais, chef de pièce, à la caméra, trois ans de tournage et au préalable, dix ans de présence proche du personnage, le grand gaillard demeuré.

Collimateur existe dans le dictionnaire, et collimation. Collimater manque à l'appel.

Les infinitifs désertent et pour ainsi dire au même instant ; investiguer ; collimater.

Alors empruntons appréhender et le fait est que j'appréhende de mettre l'œil où il faudrait. Chef de pièce ou pas et maître d'œuvre et tout ce qu'on voudra, dans l'œilleton je n'y glisse pas le regard.

Canevassier je suis, et rien d'autre, quitte à passer des années à préparer le canevas dont je ne sais pas s'il s'agira d'un canevas. Disons que j'en cultive le chanvre, que je le tisse même mais pour quoi faire ? Je n'en sais rien. On verra bien.

Arrivent les preneurs d'images, fossiles ; on dirait des rémouleurs ou des raccommodeurs de faïence et de porcelaine ou des brocanteurs ou allez savoir quoi qui demande s'il n'y a pas des images à prendre.

Je suis un canevassier mais ça ne se voit pas ; à me voir, on croirait un écrivant et si les pages écrites par l'écrivant sont éditées, le voilà écrivain.

Certains le savent, que je suis écrivain ; ils sont arrivés par là ; ils ont lu. Les preneurs d'images feraient bien un film...

Me voilà canevassier, ce qui me va d'autant mieux qu'à écrire d'où j'écris, ce que je raconte ne sera jamais populaire. Or ça compte, le populaire, et ça existe.

L'humain d'être restera fossile jusqu'au jour où le populaire...

Sur ce point là, comme sur beaucoup d'autres, les preneurs d'images et moi ne faisons qu'un. Si un film se fait, allez savoir ce qu'il peut en être du se faisant.

Alors appréhender... ?

Le dictionnaire nous conseille : saisir au corps...

Où est le corps ? Il faut l'identifier. L'identifier à quoi ? Faute de l'identifier, on peut tenter de l'analogiser... C'est ce que je fais quand je radote.

Je dis :

– « Si les images sont quelque chose, ce quelque chose tient de l'oiseau, de l'oiseau et de l'araignée et sinon de l'araignée, du castor ; la création n'y suffit pas. Il se pourrait que l'humain n'ait jamais été créé ; le créateur a voulu voir ; il a créé toutes les espèces et, arrivé à l'humaine, il s'est dit :
– ces oiseaux là se démerderont tout seuls ; ils s'inventeront ; ils se trouveront une horlogerie. »

Voilà ce qu'a pensé sans doute le grand horloger. Car il est bien vrai que le castor a son projet de digue et de hutte bien incorporé, de même la toile pour l'araignée, et la migration pour les hirondelles et les oies, et la termitière pour les termites, et tout ce qu'on voudra qui est scrupuleusement réglé.

Reste l'humain, en plan. Et si ça tombe, il n'y a même pas de plan. On n'y comprend rien.

C'est ce que je dis aux preneurs d'images. Il n'y a pas de plan. Le créateur a oublié, pour ce qui nous concerne, d'écrire le scénario. S'il y avait eu une commission de l'avance sur recettes, nous ne serions pas passés, nous n'aurions pas été reçus. Projet à refaire, aurait dit le président ; à la limite, on peut voter une aide à l'écriture, à l'écriture d'un scénario en bonne et due forme. C'est plein de trous, cette histoire là. Certes ; c'est un canevas ; ce n'est pas une histoire.

« L'humain, ça n'est pas la hutte, la hutte pour la vie. C'est un point, un pôle. »

Il m'est arrivé de voir une caméra avec cellule incorporée. Et je l'ai dit, aux preneurs d'images ; je leur ai dit :

– « Qu'est-ce qui vous manque ? Il y a une boussole... Quand vous collimaterez vers les vraies images, vous le verrez à l'aiguille... »

Et c'est comme ça que celui qui m'a appris quelques rudiments de philosophie élémentaire, rien d'autre que quelques mots de vocabulaire, s'est fait ramasser par les nazis. Il prenait sa montre

* Deligny écrit bien « orgue », mais les pages 133-134 laissent penser qu'il s'agit d'« organe ».

pour une boussole. Le temps ? Il n'était pas de son temps. Fossile et désuet autant qu'un pitre peut l'être.

Ces propos rabâchés, remâchés, me servent de chique, juste de quoi teinter ce que je radote.

Je m'acharne à faire des canevas et voyez-vous ça, quand j'y pense, on se croirait chez un encadreur et non pas chez un encadreur mais chez un artisan qui ferait des cadres, des cadres à tire-larigot, en attendant qu'une araignée s'en appréhende et voyez-vous ça, les araignées ? Elles vont faire leur toile allez savoir où, au plafond, au coin des fenêtres.

Et ce qui arrive, c'est qu'un preneur d'images vienne ici me raconter qu'il a vu une toile.

Alors je lui dis :

– « Faut me la ramener... Je vais l'encadrer... La mettre en canevas... lui mettre un canevas tout autour... »

Le preneur d'images ne demanderait pas mieux, ne serait-ce que pour me faire plaisir, mais bernique... De la toile d'aragne, ça ne se transporte pas comme ça ; c'est beaucoup plus difficile à attraper qu'un papillon ; là où ça est, ça y tient. Il faut voir travailler une araignée. Je le raconte aux preneurs d'images car c'est plein d'enseignements. L'araignée se met sur une branche et elle te fabrique un fil ultra fin qui n'en finit pas de s'allonger, elle a mis de la glu au bout libre, un petit peu de glu à sa manière. Elle a choisi sa branche dans le vent et elle a bien dû appréhender que par là-bas, il y avait de quoi œuvrer pour peu que le fil aille coller sur une autre branche ou un coin de mur. Si ça colle, ça y est, c'est parti...

Moi je fais un canevas, le preneur d'images s'accroupit – moralement – où il veut et puis c'est le lâcher du fil ; suffit qu'il y ait du vent. Et le preneur d'images me dit :

– « Le fil, ça va ; c'est la glu que je n'arrive pas à composer... »

Allons bon... Trouver la glu est-ce l'ouvrage du canevassier ? Ou alors le preneur d'images parle de la glu parce qu'il a perdu le fil et qu'il ne veut pas avoir l'air...

On comprend bien que si le preneur d'images et le canevassier se prennent de querelle, c'est foutu ; c'est fragile, une toile d'aragne, c'est précaire ; un mot de trop et vous vous apercevez que des mots, c'est pire que des bourdons ; des hannetons.

Écrivant, vingt ans après, le canevas de ce film dont j'ai été le maître d'œuvre, je me repens ; quel gâchis... Dix heures de pellicule impressionné et puis quoi ? Quelques images, peut-être... Au moins quelques-unes : ces mains pataudes qui n'arrivent pas à faire un nœud et alors ces mains deviennent autre chose que des mains, quelque chose qui tournoie et virevolte pris dans les tourbillons et remous du hasard, et je sais bien ce qui leur arrive, à ces mains là ; elles tentent de faire comme, et faire comme, elles y arrivent, mais à force de faire comme, le nœud n'est pas fait, ne se fait pas, ce qui n'arrive pas à la hutte ou à la digue du castor ; le castor ne fait pas comme, comme son père ou sa mère ou son grand-père ou n'importe quel autre qu'il aurait vu faire.

Pas d'autre pour le castor.

Et pour l'humain, je veux dire être sur le mode d'une espèce singulière qui humaine se dit ? Certes, certes, l'autre existe mais les castors vivent eux aussi, en petits groupes très harmonieux. Reste qu'ils n'ont rien à foutre de faire comme quelqu'autre que ce soit.

Appréhender, pour le preneur d'images, il se pourrait qu'il s'agisse de la trame de ce qui serait si l'autre n'avait ni lieu, ni cours.

Quelle surprise et quelle délivrance ; quelle évidence aussi ; ainsi passent les images repérables à l'émoi qu'elles provoquent ; l'un-chaque n'est esseulé que s'il est ; si l'un n'est pas, et donc pas d'autre, qu'est-ce qui se passe, qu'est-ce qui se trame ?

Car le signe qui pour d'aucuns est, fait, la différence entre l'homme et l'animal, nécessite pour se faire et permettre la communication singulière d'un homme à l'autre que soit tranché ce qui unit l'un à l'autre et voilà créé cet un et cet autre ; code il y a qu'il faut appréhender, détour donc, et détour inéluctable et qui devient d'autant plus pressant, contraignant, que les doctrines régnantes multiplient les objurgations qui tournent à l'exorcisation.

Je me suis longtemps demandé ce que ces recommandations, et conseils péremptoires, visaient à exorciser ; nommer, il faut nommer, nommer d'emblée à tout bout de champ pour exorciser quoi ? Le silence ? Je l'ai pensé tout en trouvant cette idée saugrenue, car en quoi le silence pourrait-il être malin ? Et puis l'évidence m'est apparue ;

ce qu'il faut exorciser, empêcher, c'est ce qui se tramerait, se trame, si parler ne vient pas empêcher ; il faut faire le ménage et sans cesse pour dissuader l'aragne spécifique, l'aragne d'être hors la conscience d'être, être alors à l'infinitif non subjectivé et hors conscience. Car c'est là le Malin, la Bête depuis toujours vilipendée, soupçonnée, la Bête assurément effroyable puisque le dieu bon est verbe.

Alors chaque mot appris, répété, pour qu'il soit appréhendé, incorporé, chaque mot hostie, hostie et hanneton pour la toile que l'aragne trame, obstinément, aragne fossile mais les fossiles ont la vie dure. Et il n'est jamais trop tôt pour procéder à l'incessante cérémonie d'initiation.

Dans les sociétés archaïques, pour les enfants, tout changeait du jour au lendemain ; ils étaient sans être vraiment aux yeux des autres, ils étaient là sans y être, plutôt espoir que réalité, ils étaient là et ils n'en étaient pas, en étant l'entre les uns, les autres, cet entre créant et l'un et l'autre ; mais la petite société avait le temps ; un jour, quand le moment serait venu et un certain âge, il y aurait l'initiation, bien souvent sauvage – comme on dit –, épreuve pénible mais faut ce qu'il faut, épreuve attendue d'ailleurs par les enfants comme le grand événement, étrange fête en vérité où ils seraient battus, éloignés, enfermés, parqués et puis, en fin de quarantaine, les voilà qui arrivent, en cortège, c'est maintenant, maintenant seulement, qu'ils naissent pour de vrai*.

Pour nos enfants, la cérémonie commence d'emblée, initiation incessante ; les enfants appréhendent volontiers le langage ? Ben c't'idée, il n'y a que ça, que ça, à mots prononcés, pas tellement faciles à mâcher, plus un baragouinage brouillé d'amour, et le moindre objet devient sujet, rien d'autre que l'autre qu'il soit chiffon, ours en peluche, cuillère et tout ce qu'on voudra. Ainsi se forment de bons sujets, robustes pour ce qui concerne le sujet cultivé, autonome comme on dit, citoyen, prêt à voter, à dire ce qu'il veut.

Appréhender a viré, est devenu apprendre pour comprendre. La société a besoin de sujets citoyens à part entière, prématurés. Il faut profiter de cette anomalie qui nous fait naître larve encore pour marquer l'empreinte indélébile, le sceau du verbe qui nous fait sujet à tout jamais et quasiment jusqu'à la moelle. Et il n'y a pas de temps à perdre, l'école attend et ce qu'on me faisait réciter quand j'avais à peine quatre ans, c'était un monologue, un discours d'un pochard à la statue de Napoléon ; c'était en l'honneur de mon parrain considéré comme un personnage ; on m'avait donné son prénom et c'était fête de famille par là-bas, à Bergerac à trente mètres de la Dordogne ; nous venions d'apprendre que mon père, que j'avais à peine entrevu, s'était fait tuer à la guerre lors d'une attaque à la ferme de la Biette vers Saint-Quentin ; en l'honneur de quoi mon parrain venait nous voir ; il fallait le recevoir et alors on m'avait appris ce monologue : – « Eh... Poléon... Qu'est-ce que tu fous là-haut... ? », en vacillant sur mes jambes, en bon ivrogne prématuré qu'il me fallait être, et c'était très réussi, je l'entendais que c'était réussi... Singeries ?

Au fronton d'une baraque foraine, sur l'ancien champ de manœuvres entre la citadelle Vauban et la Deûle et, enjambant la Deûle, le pont Napoléon ; il y a des coïncidences qui ne s'inventent pas, des petits singes dans une cage à perroquet ; c'était quelques années plus tard et, à peine vingt ans plus tard, c'était mon uniforme de guerre que j'allais chercher là. Il n'est jamais trop tôt pour apprendre l'histoire et pour savoir de qui j'hérite ce prénom qui est le mien. Moi je suis le petit, et le gros bonhomme, c'est le grand ; en l'honneur de ce gros bonhomme qui est Fernand-le-Grand, il faut que Fernand-le-petit récite sans se tromper son monologue à Napoléon et il est un ivrogne ; c'est rigolo... Napoléon, qu'est-ce que c'est ? Dis toujours, tu le sauras plus tard ce que c'est que Napoléon, dis toujours ; dire n'est jamais prématuré ; plus tôt tu dis, plus intelligent tu seras ; tu dis, tu répètes : – Na-po-lé-on ; voilà, c'est bien et tu fais comme un ivrogne, tu fais comme... Tu dis Napoléon et tu fais comme un ivrogne ; c'est la vie. Et la guerre ? Ah, oui... la guerre... C'est 1917 ; ton père vient de s'y faire tuer.

Initiation... Quatre ans, ça n'est pas un peu tôt ? Pensez-vous ; à un an à peine, il a entendu le canon, et pas n'importe lequel, le gros, le fort gros canon... On lui a appris que ça faisait : – boum... Ça ne lui faisait pas peur... il disait : – Boum...

Il disait : – Boum... À un an ?... – Mais oui..., il est en avance...

* Après le point figure une phrase incomplète : « de tous ces rites qui sont bons pour des primitifs demeurés ».

C'était là-haut, dans le Nord, et maintenant que nous sommes dans le Midi, il dit Napoléon. Il dit :

– « Eh... Poléon... Qu'est-ce que tu fous là-haut... »

Le petit Fernand et puis les singes dans une cage à perroquet et puis ce pitre qui était, en l'occurrence, professeur de philosophie, l'un n'empêche pas l'autre, et franc-maçon. Encore une initiation... et, ceci dit, le petit Fernand a été scout, scout-éclaireur, surnommé, il l'a été, totémisé mais alors ça n'était qu'un vague faire comme ; même la guerre qu'il a faite sans la faire, ça ne l'a pas initié ; ni marque, ni empreinte, la peau sans cicatrice ni tatouage, immunisé par ce qu'il se disait, protégé par ce qu'il se disait, protégé ou condamné, allez savoir...

Il se disait :

– « Quelle connerie... »

Il se disait que c'était le comble. Il se trompait. Il se disait n'importe quoi. Du comble, il en a eu des nouvelles et des nouvelles, il en reçoit toujours. Et ça l'étonne ; il n'en revient pas et comment pourrait-il en revenir puisqu'il n'y va pas ? Même pas voir, sur l'écran, vieux singe enfermé dans la cage à perroquet qui sans doute le protège ; l'habitude est une seconde nature... Il s'est trouvé de quoi faire ; des canevas... Des canevas au détour des trajets des preneurs d'images.

Que dire ? Que leur dire ?

– « L'homme est paradoxal. Un cerveau ; deux hémisphères dont l'un a colonisé l'autre et coloniser, c'est peu dire ; un hémisphère s'est approprié l'autre. Il y avait symbiose et lorsqu'un des organismes d'une symbiose s'approprie l'autre par profusion et phagocytage ou peu importe et tout ce qu'on voudra, qu'est-ce que ça fait ? Ça fait l'homme que nous sommes, pourvu, si on peut dire, de la personne humaine, idole comme une autre. Et quoi d'autre ? Ben rien ou quasiment... »

Le preneur d'images a entendu ; quasiment. Il va penser nous y voilà. La personne humaine, il connaît, il en a même quelques-unes dans sa tête, si on peut dire ; une vraie procession ; les bannières qui précédaient la manifestation des chicanos quand elle allait « dans le bon sens ». J'ai dû oublier de le dire, alors je le dis :

– « César Chavez le raconte ; s'il en est arrivé à penser qu'il y avait foule dans un sens et un très maigre défilé dans l'autre, c'est parce qu'il y avait, en tête du cortège nombreux, une bannière où se voyait la Sainte Vierge. Dans l'autre sens, pas de Sainte Vierge ; le sigle du syndicat, une étoile à cinq branches.

Et cette même étoile à cinq branches, si je l'avais à ma boutonnière, vers mes vingt ans, c'était pour une bonne part pour en foutre plein la vue de mon parrain, parce que, quand même, Poléon et le petit compliment, faut pas pousser. Quant à sa femme, elle y croyait, à la Sainte Vierge ; il y avait son effigie partout, dans la demeure, et y compris dans le fond du couloir, sur la paroi qui faisait l'angle du mur ; elle s'éclairait quand on ouvrait la porte, elle souriait, accueillante ; la Joconde, Sainte Joconde. »

Le preneur d'images n'est pas plus avancé.

Ça n'est pas un canevas, ça ; c'est du radotage. Comment voulez-vous cadrer sur la manifestation des chicanos, et peut-être que ce syndicat a disparu ou alors il s'est refondu structuré à la mode américaine et alors la Sainte Vierge est devenue fossile, la Sainte Vierge et l'étoile à cinq branches et alors, en tête, quelques caïds démocrates et bureaucratiques, et cadrer, en même temps, sur la manif et sur un p'tit jeune homme étudiant de son état qui, étoile rouge au revers, débouche sur Sainte Joconde sous prétexte que le p'tit jeune homme un peu falot et le gros qui a des moustaches ont le même prénom...

– « Ça n'est pas tout, et je le dis au preneur d'images ; le gros, le parrain, a une chaîne de montre qui festonne sur son gilet, et c'est la même chaîne, la même chaîne ou quasiment que celle que tirait le philosophe pour en tirer quoi, du gousset ? Allez savoir... Mais, ce disant, je ne parle pas de canevas, si tant est que le canevas soit une langue. Je fais le trou, le vacant. Je ne parle pas chanvre ; le chanvre n'est pas une langue. Les images ne sont pas une apparition. »

Je suis tout content que le mot me soit venu. Car sait-on jamais ? Il faut à tout prix exorciser l'apparition si jamais le preneur d'images se prenait pour aller savoir quoi d'inspiré et alors, des apparitions, il en aurait et il les projetterait sur l'écran, apparitions ou lubies, peu importe ; les images ne se font pas de ce pain là.

Obsession ? Ça se dit, ces temps-ci, que l'art, et surtout le pictural, a besoin pour se faire que le peintre ait quelqu'obsession, et pourquoi pas, fantasme pendant que nous y sommes. Dire que l'air

du temps a besoin de mots, c'est mal dire ; les mots en vogue font l'air du temps, tout à fait comme les ailes des moulins à vent font du vent.

Je parle d'ancrage, et on n'a jamais vu le capitaine d'un bateau, serait-il pirate, projeter l'ancre au bout de la chaîne maniée comme un lasso. Quoi de plus simple que ce que je dis ? Un cerveau ; deux hémisphères et entre les deux, des liaisons ; ces liaisons sont occupées, constamment. Alors, par-dessus le sillon, la tranchée, des images passent où l'aragne trame et alors qu'être sur un certain mode qui pourrait se dire humain si le mot n'était pas déjà pris, occupé, par le fait que dieu est, humain et, alors, la personne humaine, alors qu'être – à l'infinitif – est retranché, il peut, par ces images, ou par le fil d'aragne, envoyer des nouvelles. Il y a donc message... ? Il y a fossile et fossile ne veut rien dire et il ne s'agit pas d'un mauvais vouloir ; les animaux non plus ne veulent rien dire ; de même qu'être autiste.

Et nous y voilà, nous y revoilà, ici, et moi au détour des trajets de ceux qui sont présences proches d'être autiste et c'est la même échoppe où je canevasse et rabâche et radote depuis plus de quinze ans où passent les preneurs d'images au détour de leurs trajets. À ce point que, si ça dure, ornière il y aura de la trace des pas.

Je disais, il y a quinze ans :

– « Le signe ? N'y comptez pas. Être autiste est réfractaire à l'idole ; non pas qu'il s'y oppose ; il ne la voit pas ; il ne l'a jamais vue ni entendue, ni rien, alors que le tout-un-chacun de nous, la trimballe, en trimballe une, inéluctablement. »

C'est ce que je dis aux preneurs d'images :

– « De tout ce qui pourrait faire signe, vous vous en passez ; vous essayez de couper le robinet, si robinet il y a où que ce soit ; signes, symboles, lubies et apparitions et tout le saint-frusquin et non pas par obstinée croyance qui serait mécréance car qu'importe ? En tête de la manifestation des chicanos, Sainte Vierge et sigle, sur les bannières, font bon ménage. Tari le signe, apparaissent les images qui ne font rien du tout, surtout pas signe, qui sont d'être et voilà tout, les images dont le tout-un-chacun et quel qu'il soit est sevré depuis sa plus tendre enfance. Des signes, on lui en a tant fait qu'il y a profusion.

Qu'est-ce qu'ils ont, les gens ? Ils sont profusionnés, assujettis, domestiqués ; à la personne qu'ils sont, ils y croient, mythifiés, mystifiés ; une araignée dans le plafond et pour cause ; où voulez-vous qu'elle se foute ? Cette araignée là devrait tisser, tramer, entre les deux hémisphères. Pas question ; c'est parler qu'il faut ; parler et voilà tout et se dire et se sous-dire, s'exprimer qu'ils disent et tout est dit et comme le disait J.P. Sartre tout à fait partisan, à première vue, du S' en bandoulière, heureusement qu'entre nous il y avait les Temps modernes, et non pas le film de Charlie Chaplin, mais la revue, la revue à faire et quoi de plus vaticanesque, dans le sens d'église, que les chapelles d'artistes ? »

Canevassier, c'est un dur métier, car il est vrai que je rabâche, tout à fait comme un curé, curé fossile que je suis, tout curé étant la forme fossile du curé de toujours qui curé n'était pas, mais cacique ou je ne sais quoi, chaman, et plus avant, le vieux ou le demeuré qui soliloque ; à toute société, il y faut un individu qui lui rend ce service ; beaucoup plus fossile qu'il n'y paraît, le curé avec ses gestes et ses paroles rituels ; le rituel ne veut rien dire ; il chante, mais est-ce chanter, la voix module et être s'y repère ; l'hémisphère droit ; car voilà bien le comble ; au comble du symbolique, des gestes et un chantonnement qui sont ceux d'être autiste. Si j'écris ça, tout le monde s'en fout et si la caméra prend un curé en train d'officier, ce qui va se voir, sur l'écran, c'est un curé quelque peu désuet et voilà tout. Qui verra le fossile et être autiste ? Personne.

L'homme que nous sommes est paradoxal, mais ça ne se voit pas.

Karl Marx, de cette espèce qui se dit humaine, il ne savait pas trop quoi foutre. Alors *

* La suite du texte n'a pas été retrouvée.